

On s'étonne déjà à Paris et même dans certaines correspondances adressées des camps, de la lenteur des opérations. — On ne croit pas encore à la guerre défensive résolue par l'Allemagne. — Mais on s'en persuadera avec l'expérience.

Aussi, faut-il considérer comme un faux bruit la nouvelle que le roi de Prusse est allé passer une revue à Trèves. Nous ne pensons pas que le vieux Guillaume s'avance jusque sur cette première ligne.

On dit encore que des rumeurs se répandent dans l'armée au sujet d'engins meurtriers et inconnus dont seraient munis les Prussiens.

Non, il ne faut redouter ni les balles explosives, qui n'existent point, et qu'une convention nationale interdit, ni la nitro-glycérine, ni des fusils nouveaux, car un armement ne s'improvise pas. Ce qu'il faut craindre dans un pays ennemi, hérissé de fortresses et d'embûches, ce sont les torpilles, les mines, les camouflés sur le passage de nos colonnes de marche, sur les routes, sur les voies ferrées, et à l'approche des villages et des places.

Il appartient à nos officiers d'état-major de surveiller cela attentivement.

Quant aux procédés extraordinaires, le jour où les Prussiens en emploieront, à part les canons, les mitrailleuses, etc., alors nous leur ferons faire connaissance avec les fusées asphyxiantes de la fabrique Péfin-Gaudet; elles sont de la grosseur d'une petite cheminée de bateau à vapeur, terminées par un cône avec une tige de direction, qui permet de les lancer au milieu d'un régiment de Prussiens, dont les procédés manœuvraient de parlementarisme. Ils n'en mourraient probablement pas tous; mais ils pourraient rêver à l'histoire de la Belle au bois dormant.

Rien de notre flotte, partie de Cherbourg sur de vagues rumeurs. On sait bien que le prince Adalbert n'a pas mouillé à Kehl. On parle d'une rencontre possible en mer; cela nous paraît douteux.

La marine prussienne s'embossera pour défendre ses côtes, mais elle ne s'exposera pas à une bataille navale, car c'est une marine sans marins.

A demain, notre étude sur l'économie des forces prussiennes divisées en trois corps, placés sous les ordres du prince Frédéric-Charles, du prince royal et du roi, avec une réserve entre les mains de M. Moltke.

Car demain, le silence continuera; rien ne nous indique qu'il puisse être encore interrompu.

Au point de vue humanitaire, dans quel douloureux malaise ce recueillement fatal doit jeter tous les hommes. Ces guerres provoquées ou nécessitées pour des luttes de couronnes, ces guerres dynastiques personnelles, les peuples sauraient bien les supprimer, si le soin de leurs querelles restait vraiment entre leurs mains!

PIERRE BARAGNON.

Les petits projets des ingénieurs prussiens.

Les Prussiens se sont beaucoup occupés, ces dernières années, de la question de l'emploi des chemins de fer en temps de guerre. Ils ont suivi avec attention les faits de la guerre d'Amérique; ils ont vu le profit que les généraux des deux partis avaient tiré des voies ferrées. On avait formé ces derniers temps à Berlin le projet d'établir au ministère de la guerre une division spéciale pour les chemins de fer. Ce projet n'a pas été réalisé, mais des instructions royales, une entre autres du 31 juillet 1861, ont donné les règles pour la destruction des chemins de fer de l'ennemi en temps de guerre, à inspiré la publication de plusieurs brochures intéressantes sur les sujets qui se rapportent à la question des chemins de fer. Nous trouvons dans une de ces brochures de curieux détails.

M. Basson, dans un ouvrage, « sur les chemins de fer pendant la guerre », prévoit le cas où l'ennemi viendrait à faire invasion en Prusse: il importerait alors de détruire les chemins de fer qui conduisent à Cologne, Mayence, et par delà vers Berlin; mais ne peut-on pas, en détruisant le chemin de fer, détruire les troupes qui se risqueraient à passer sur le chemin de fer? A cet effet, M. Basson a imaginé des mines dites de friction: ces mines sont parfaitement cachées; en outre, elles n'éclatent pas, si on fait, à titre d'épreuves, passer sur la voie quelques légers wagons; mais elles éclatent lorsqu'un convoi portant soit des troupes, soit un matériel de guerre, vient à passer.

On a souvent fait usage, pendant la guerre des Etats-Unis, de divers moyens de destruction dissimulés et difficiles à découvrir, qui échappent à une reconnaissance superficielle et font courir les plus grands dangers aux trains. Les mines de friction répondent à cet objet. Il est probable que si ces jours-ci les Prussiens sont forcés de se replier sur Trèves ou sur Mayence, ils auront dans les lignes qu'ils laisseront en notre pouvoir disséminés des mines de friction; mais les chefs de nos armées sont prévenus.

En pareil cas, avant d'engager un train chargé de troupes sur une voie ferrée, ayant appartenu à l'ennemi, il convient de faire la reconnaissance de la ligne de la manière la plus sérieuse.

On fait parcourir et étudier complètement la voie par des ingénieurs; on les garantit de tout danger et on accélère leur travail en envoyant en avant de forts détachements de cavalerie; cette cavalerie fouille le pays aux abords de la ligne et met en réquisition les ouvriers de chemin de fer dont on a besoin pour les réparations.

Il ne suffira pas de faire passer sur la voie

des torpilles ou des wagons de conducteurs pour découvrir les mines de friction; on n'aura de sécurité à cet égard qu'après avoir fait parcourir la voie à des locomotives ou à des lourds wagons de marchandises traînés par des chevaux. Sans cette précaution, on ne serait pas assuré contre une interruption ultérieure de la circulation.

M. Basson fournit de curieuses indications sur la manière de conduire un train d'exploration:

« Dans tous les cas, dit-il, ces trains, qui ne se composent que d'une locomotive, ou d'une locomotive avec un wagon, doivent être conduits par un mécanicien prussien ou par un mécanicien ennemi, étroitement surveillé par un homme du métier.

C'est ainsi qu'en Bohême, et en Saxe nos trains ont souvent été conduits par des mécaniciens du pays, et s'ils avaient eu l'intention de détériorer la machine et de mettre le train en péril, ils n'auraient pu comment s'y prendre. Qu'on ne se croie pas à l'abri de tout danger pour avoir placé sur le tender un officier et deux hommes avec les armes chargées; ils ne s'apercevront pas de certaines manœuvres extrêmement simples dont les suites seront des plus désastreuses. Voici un exemple de la facilité avec laquelle on peut provoquer un accident de chemin de fer. Quand le mécanicien veut faire le sacrifice de sa vie, le moyen le plus simple est de ne pas alimenter d'eau la chaudière, de boucher le tube indicateur du niveau, de manière qu'il reste toujours de l'eau dans le tube, et de fermer le manomètre: la chaudière éclatera infailliblement.

Les manœuvres à faire pour produire un accident n'exigent pas beaucoup d'adresse; ce sont les suivantes: le mécanicien est d'intelligence avec le chauffeur, et s'est concerté d'avance avec lui. Avant de se mettre en marche, le mécanicien a dévissé l'érou du levier du régulateur et desserré ce levier: au moment de partir, il annonce que l'indicateur du niveau d'eau est devenu défectueux; il donne à cette assertion l'apparence de la vérité en desserrant les garnitures qui fixent les deux bouts du tube en verre et fait entendre que ce tube pourrait bien éclater. Après cela il marche tout à fait régulièrement pendant plusieurs stations; puis, au moment où le train gravit une rampe à laquelle doit succéder une forte pente, il fait chauffer la force et laisse aller sa machine. Tout à coup le chauffeur brise le tube indicateur, le mécanicien enlève le levier du régulateur, pousse en avant le levier de changement de marche, et profitant du trouble causé par l'explosion du tube et par le nuage de vapeur qui s'accumule à l'arrière de la machine, mécanicien et chauffeur sautent chacun de son côté sur la voie, et laissent la machine descendre la pente à toute vapeur avec la troupe qu'elle traîne à sa suite. Personne n'est là pour faire les manœuvres nécessaires, et la locomotive ira se briser violemment sur le premier obstacle qu'elle rencontrera. — G. Huber.

CORRESPONDANCES

Strasbourg, mercredi soir.

J'arrive de Metz, je ne dirai pas bride abattue, mais à toute vapeur. Je sors d'un arsenal, j'arrive dans un avant-poste. A Metz, on est prêt pour la défense; à Strasbourg, on se prépare à l'attaque.

Je n'ai pas trouvé l'animation, l'exaltation chauvine dont certains journaux avaient parlé. Le patriotisme, cette fois aussi fier, aussi solide que jamais, s'affirme énergiquement et silencieusement, sans phrases, sans chansons, sans fausse ou réelle ivresse.

J'ai été voir le pont de Kehl. Les correspondants de journaux trop zélés ont dit et fait imprimer que les Badois avaient fait sauter le côté qui touche à leur rive, et qu'ils avaient même introduit des barils de poudre sous les piles pour les faire sauter. Voilà la vérité: le pont de Kehl, tout le monde sait cela, est un pont tournant, il se divise en deux parties qui, l'une et l'autre tournent à volonté. Les Badois ont tourné la partie qui se regarde et les Français ont tourné la leur. Cela fait un assez jolie gouffre à franchir. Mais je ne crois pas qu'ils aient songé une seule minute à faire sauter les piles du pont. A quoi bon? Si impitoyable que soit la guerre, on ne détruira pas, de gaité de cœur, des œuvres d'art qui ont coûté des millions et qui sont nécessaires aux œuvres de la paix.

La garnison de Strasbourg va camper hors de la ville: les gardes mobiles seront casernés à l'intérieur. Si quelque chose était nécessaire pour peindre d'une façon visible les anxiétés que la guerre inspire, je ne saurais rien recommander de plus émouvant et de plus original au peintre, que de montrer les Alsaciens se hâtant de rentrer leur récolte et moissonnant sous le soleil avec des gouttes de sueur qui détrempent la terre pour que celle-ci boive mieux le sang.

Un soldat français, un de ces pioupiou qui rient jusqu'à la gueule des canons, disait en voyant les paysans débarrasser les champs de leurs moissons:

— Allons! la danse va bientôt commencer. Voici qu'on nous frotte le parquet.

La danse des morts, oui! L'on ne sait encore quels seront les champs de bataille. Est-ce nous qui franchirons le Rhin; ou bien, nous bornant à devorer les frontières qu'on nous a reprises, attendrons-nous de pied ferme qu'on nous les dispute? C'est là le mystère. Je le connaîtrais que, par patriotisme, je devrais le taire. Mais ma ferveur chauvine n'a pas même ce prétexte. Il paraît que si nous ne pouvons pas envoyer des correspondances régulières, nous aurons, du moins, la liberté de décrire les batailles.

Jusques-là, on nous condamne à nos seules impressions morales. Rien de stratégique ne doit figurer dans nos lettres.

Résignons-nous et soyez certain que je ferai de mon mieux pour vous tenir au courant du sentiment moral des pays que je traverserai. Nul, je vous l'atteste, ne sera renseigné mieux que moi.

Hambourg, 19 juillet.

Des navires de guerre français ont été vus sur la mer du Nord, non loin d'Helgoland; d'après une dépêche venant de Copenhague,

ils poursuivraient la flottille prussienne venant de l'Océan Atlantique. Il ne serait donc pas impossible que les hostilités commencent par un combat naval.

L'Elbe est dès maintenant bloqué de fait; les bouées et les navires phares qui se trouvaient à son entrée ont été retirés par ordre du Sénat. On sait que l'Elbe, à son embouchure, est large de plusieurs lieues, mais que la partie navigable et pouvant donner accès à des vaisseaux d'un fort tirant d'eau est fort restreinte; hier on a commencé à couler des navires remplis de pierres à cet endroit; on en a acheté 120 à cet effet. Après cela, pas la moindre canonnade ne pourra venir nous incommoder.

Douvres, 19 juillet.

Les dernières nouvelles maintiennent la présence au mouillage de Plymouth de l'escadre prussienne, composée des frégates cuirassées Kron-Prinz, Prinz Adalbert, Friedrich Carl et König Wilhelm, mais comme ces bâtiments sont mouillés dans les eaux territoriales anglaises, il n'est pas à croire que les vaisseaux français aillent les y attaquer.

Trois navires cuirassés français ont passé en rade de Grimsby (Angleterre), dimanche dernier, se rendant en croisière dans la mer du Nord.

Le steamer nord-allemand Santos est arrivé à Lisbonne hier, 18 courant, venant du Brésil. Ce navire a reçu ordre d'arborer le pavillon anglais, afin de pouvoir continuer le voyage en retour vers la Manche. Le gouvernement portugais vient de dépêcher des canonnières à Madràs et aux Açores, pour informer les navigateurs dans ces parages de la déclaration de guerre. L'escadre prussienne, mentionnée plus haut, était partie dimanche dernier du mouillage de Plymouth pour aller croiser aux Açores, quand elle reçut la nouvelle de ladite déclaration. Elle retourna aussitôt au mouillage anglais, quelques heures après l'avoir quitté.

Bruxelles, 21 juillet.

« Le roi et la reine ont été, mardi soir, au Jardin Zoologique, l'objet d'une manifestation, qui prouve bien à quel point le sentiment national est excité.

« Le concert donné par l'orchestre de la Société du Parc d'Amsterdam avait attiré beaucoup de monde.

« LL. MM., qui étaient arrivées vers huit heures, sans aucune suite, avaient été chaleureusement acclamées.

« Au milieu de la première partie, l'orchestre, debout, tête nue, a exécuté, à la demande du roi, disant-on, l'air national hollandais qu'il a immédiatement fait suivre de la *Brabançonne*.

« Les cris de *Vive la Belgique!* sont partis de tous les côtés à la fois, et il a fallu recommencer trois fois de suite, chacun des airs nationaux au milieu d'un bruyant enthousiasme.

« Pendant le repos, le roi et la reine, s'étant levés pour visiter le jardin, ont été entourés par une foule, composée en grande partie de jeunes gens, qui les a salués d'acclamations prolongées, et a spontanément entonné la *Brabançonne*.

« Les chapeaux étaient au bout des cannes; les dames avaient leurs mouchoirs qu'elles avaient attachés aux manches de leurs parasols.

« Cette foule n'a plus quitté LL. MM. Elle leur a fait escorte pendant toute leur promenade, et les a reconduits jusqu'à la sortie, toujours criant et toujours chantant la *Brabançonne*.

« LL. MM., à leur départ, ont été salués d'une formidable bordée d'acclamations.

« Le bruit s'est répandu à Ostende que la reine se propose d'aller y passer quelques jours avec ses enfants.

« S. A. R. madame la comtesse de Flandre est attendue très-incessamment à Bruxelles de retour de Sigmaringen. »

Par ordre du comte de Flandre, commandant du camp de Beverloo, un congé de quarante-huit heures est accordé à tour de rôle à un officier par compagnie, afin de permettre à ces messieurs d'aller voir leur famille.

M. le général Jorissen, commandant militaire de la province de Luxembourg, quitte Arlon pour prendre à Anvers le commandement d'une brigade de réserve.

On a annoncé que les corps spéciaux recevaient une solde, ces corps étant mobilisés. Renseignement pris à une bonne source, il n'en est rien. Le ministre de la guerre attend le rapport du général de la garde civile de la capitale, pour connaître les dispositions des membres des diverses compagnies des corps spéciaux de la capitale.

La malle est arrivée aujourd'hui, de Douvres à Ostende, à 3 heures, portant trente-sept sacs de dépêches en destination de l'Allemagne. Ces dépêches ont été apportées par la malle des Etats-Unis, via Hambourg Southampton. C'est en crainte des croiseurs français que le transbordement a été opéré.

Camp de Beverloo, 18 juillet.

Une animation inconnue jusqu'ici dans ce pays règne sur toutes les lignes qui aboutissent à la station de Westmal, à deux lieues de Beverloo; ce ne sont que des militaires de tous grades qui rejoignent leurs corps où quittent le camp pour se rendre aux endroits où vont se former les deux armées d'observation et le corps de réserve.

En allant de Westmal au camp, c'était pis encore; nous ne rencontrions que des militaires en congé qui entraient dans des tenues impossibles, qui avec une blouse et un bonnet de police, qui en veste d'écurie sale et délabrée; qui fourgons chargés de malles d'officiers sur lesquelles était paresseusement couchés les brosses préparées au transport de ces bagages.

Je ne vous ferai point une longue description de Beverloo, puisqu'elle a été faite cent fois: Comme dans tous les camps permanents les constructions sont en brique. C'est au dire des officiers de tous les pays, le plus beau camp permanent de l'Europe.

Les terrains militaires à Beverloo n'occupent pas moins de 4,444 hectares, terrains d'exercices compris. Les bâtiments militaires couvrent 440 hectares de superficie.

Le tout est situé au milieu des plaines arides de la Campine, et le terrain est si rebelle en cet endroit, que les sapins et les chênes, les deux seules essences d'arbres qui aient pu s'acclimater dans cette contrée de la Belgique, sont chétifs et rabougrés comme les enfants malades.

Réglementairement, le camp est levé depuis le 17 au soir, mais il ne l'est point véritablement, car les corps ont reçu l'ordre de prolonger leur séjour pendant deux ou trois jours pour compléter leur effectif, mais toutes les manœuvres ont absolument cessé le 17.

A partir de ce jour, ont commencé les manœuvres de campagne.

Quand je suis arrivé au camp ce matin, le comte de Flandre était absent et avait remis son commandement aux mains de M. le général Goethals, mais cela pour un seul jour, car on attend demain le retour de S. A. R. Il est probable que ce retour sera le signal de la levée définitive du camp, car tous les officiers m'ont affirmé qu'ils ne resteraient pas à Beverloo au-delà du 21.

Ainsi que je vous l'ai écrit, l'armée belge sera divisée en trois corps.

Le premier corps d'observation, commandé par le général Chazal, occupera une longue ligne qui s'étendra de Herve à Givet, en passant par Namur.

Le second, se portera en avant de Bruxelles, ayant à sa tête Mgr le comte de Flandre.

L'état-major sera établi à Bruxelles. Quant à la réserve et à la classe de 1869, toutes deux iront s'enfermer dans Anvers, sous les ordres de M. le général Enens.

Vous voyez que les mesures prises par le gouvernement belge sont sérieuses; l'armée tout entière courra aux frontières, et la garde civique fera son service dans les villes de l'intérieur, privées de garnison par suite de ces mouvements.

Ici, on m'apprend à l'instant qu'on vient d'abattre les arbres qui environnaient les deux forts de Liège du côté de la Meuse: la citadelle et la Chartreuse.

P. S. — On est furieux en Belgique d'une affreuse boutade du nouveau ministre des finances, M. Tack, qui avait donné ordre à la Banque de Belgique d'échanger les billets contre de l'or.

Pour extrait: EDMOND DUVAL.

Courrier de Paris

Paris, jeudi 21 juillet.

Hier soir, la *Marseillaise* a été chantée dans tous les théâtres de Paris; on le savait à l'avance et toutes les salles étaient comblées. Mais c'est surtout à l'Opéra que la manifestation a pris un caractère tout particulier de grandeur, et je crois que tous les spectateurs, acteurs en même temps, n'oublieraient jamais cette scène grandiose.

On jouait la *Muette de Portici*, cet opéra médiocre dans lequel passe pourtant parfois un souffle patriotique et qui donna une fois le signal de la révolution. Quand Villaret et Deroyod entamèrent le fameux duo:

Amour sacré de la patrie.

Il se fit un profond silence. Puis aux dernières notes, éclatèrent tout à coup de formidables applaudissements. On fit bisser le morceau et les applaudissements, les acclamations recommencèrent. De tous les points de la salle, on demandait la *Marseillaise*. Le régisseur parut et annonça que, au final du 3^e acte, c'est-à-dire, après la prière du peuple napolitain révolté, M^{me} Sass viendrait chanter l'hymne national.

Pendant l'entr'acte, toutes les loges se garnirent: il y avait bon nombre de journalistes, des députés, des sénateurs, quelques troupiers. On attendait l'Empereur, il ne vint pas. En revanche, on vit le duc de Gramont paraître dans la loge voisine de celle de l'Empereur à côté du duc de Mouchy. Enfin, au moment où le chœur venait d'achever la prière, M^{me} Sass fendit la foule et parut vêtue d'une tunique blanche, portant le manteau de velours, parsemé d'abeilles d'or et tenant à la main le drapeau tricolore. Une immense acclamation l'accueillit: tout le monde debout, cria la voix sonore de M. de Girardin. Hommes et femmes, tout le monde se leva. Il y eut un moment de silence, une sorte d'angoisse patriotique étreignait tous les cœurs. M^{me} Sass tremblait, frissonnait d'émotion; pourtant elle entonna vaillamment le premier couplet, et lança avec une merveilleuse énergie le cri:

Aux armes, citoyens, etc.

Le refrain fut repris en chœur par tous les assistants et l'on imaginerait difficilement un plus merveilleux spectacle que celui de ces deux mille personnes, dans une salle éblouissante de lumières et de toilettes, faisant retentir les notes éclatantes du chant national, accompagnées par tous les instruments de l'orchestre. Puis, quatre salves d'applaudissements, les cris de: *Vive la France! Vive l'Empereur!* Les hommes levaient les mains, les femmes agitaient leurs mouchoirs. Ce fut de même après chaque couplet; on fit bisser le troisième: « Amour sacré de la patrie. » Quand Marie Sass répéta pour la seconde fois: « Liberté, liberté chérie! elle eut dans la voix comme une convulsion, et l'accent de la grande artiste fit tressaillir la salle entière. Au milieu des acclamations, on lui jeta des bouquets et une large couronne aux couleurs nationales.

Sur nos autres théâtres, on a chanté aussi la *Marseillaise* et la même manifestation s'est produite partout; mais si

l'on tient compte des habitudes, de la composition du public de l'Opéra, on peut affirmer que nulle part la démonstration n'a eu un caractère plus imposant.

Après le discours du roi de Prusse, voici venir naturellement la réponse du Parlement prussien. Vous la trouverez dans les bulletins télégraphiques. Il avait été question d'abord que le ministre répondrait aujourd'hui aux imputations calomnieuses et injurieuses pour la France contenues dans ces deux documents; il a été décidé que l'Empereur répondrait lui-même. C'est pour cela qu'un avis a été affiché dans l'intérieur du Palais-Bourbon; il porte: Messieurs les députés sont informés qu'ils seront reçus par l'Empereur à cinq heures à Saint-Cloud, en habit de séance.

M. Schneider prononcera un discours auquel l'Empereur répondra.

CHI. CAROT.

P. S. L'incident civil de la séance est le vote par lequel la ville de Lyon rentre dans le droit commun, et aura sa municipalité élue, par 222 voix contre 7. Les sept sages, s'est-on crié à gauche.

Après une discussion un peu confuse sur les tirailleurs volontaires; sur les balles explosives qui provoqueraient de notre part des représailles contre les Badois, et sur l'armement des gardes mobiles que le ministre de la guerre déclare excellent, M. J. Favre demande si la Chambre sera ajournée ou prorogée. Le Garde des sceaux déclare refuser toute discussion sur l'exercice de la prérogative impériale. Alors, M. J. Favre dépose une interpellation relative à la conduite que le Cabinet tiendra vis-à-vis de la Chambre; on procède au scrutin; je n'en connais pas le résultat précis; mais l'interpellation sera repoussée.

BOURSE DU 21 JUILLET.

La 1^{re} cote de Londres arrive avec 1/8 de hausse, la 2^e avec 1/4 de reprise. Les bourses de province cotent de très bas cours: ainsi Lyon envoie 63.90. Ici il y a un début un grand découragement: on ouvre à 64.60 on fait 63.90, puis on ferme 64.90. Après bourse quelques affaires se traitent à 65. En somme peu d'affaires: abstention presque générale.

CELLIER.

Paris, 21 juillet.

Depuis le plus humble journaliste jusqu'au plus gros spéculateur, chacun fait et défait des alliances. Seul, le Gouvernement continue à garder, sur ce grave sujet, une réserve qui, pour être probablement diplomatique n'en est pas moins une cause d'inquiétude pour l'opinion. Hier, M. de Gramont n'a fait qu'une allusion dans sa déclaration de guerre; elle s'adressait aux alliés de la Prusse.

Un mot sur les notes, si les notes il y a, aurait été le bien venu, mais c'est en vain que le ministre des affaires étrangères a été sollicité de nous donner dans ces quelques lignes de consolation et d'espérance.

L'opinion demeure donc émue. Elle l'est d'autant plus que certains bruits circulent qui tendraient à faire croire que les puissances ne partagent ni notre engouement pour la guerre, ni nos appréciations sur la valeur des motifs qui l'ont provoquée. Hier soir, par exemple, M. de Rothschild déclarait que, sous la pression de la Russie et de l'Angleterre, le Danemark réduirait ses témoignages de sympathie pour nous à une neutralité armée. Si le Danemark en est là, que feront les autres pays dont nous attendons le concours?

Il est vrai que cette nouvelle emprunte aux conversations de la Haute banque, et qu'elle n'a été confirmée, mais il faut convenir qu'elle peut arguer des apparences du moment.

Néanmoins, je veux espérer que le Danemark trouvera l'occasion bonne pour associer à nos griefs ses légitimes revendications. Non seulement, cette alliance faciliterait nos opérations de débarquement, pour notre armée, un courageux auxiliaire, mais encore et surtout, notre marine trouverait dans le concours d'une escadre danoise un nouvel et précieux élément de force, au cas où certaines complications européennes nous créeraient sur la mer des adversaires nouveaux.

Comme quantité de navires, la marine du Danemark est peu importante, mais la qualité de ces bâtiments rachète l'insuffisance de leur nombre. Presque tous les navires cuirassés de ce pays appartiennent à la catégorie des navires dits à tours centrales, système fort apprécié chez les Anglais; et auquel malheureusement, M. Dupuy de Lôme, le directeur trop personnel de nos constructions navales, a préféré le système des bâtiments à batterie. Déjà, dans la lutte qu'il a si vaillamment soutenue contre la Prusse, le Danemark a pu constater la valeur de ses petits navires à tours. L'un d'eux, le *Acrok*, combattant dans un heurt, tint tête pendant toute une journée à une division considérable de l'armée prussienne.

Le jour du départ du chef de l'Etat n'est pas encore fixé. Les uns disent que S. M. quittera Paris à la fin de la semaine; d'autres prétendent qu'il ne s'éloignera pas avant une dizaine de jours. En attendant, six officiers d'ordonnance sont partis, hier matin. Il est à remarquer que, dans l'entourage impérial on se munit de vêtements d'hiver. Le chef de l'Etat déclare, en effet, que la bataille sera très-longue. D'ailleurs, on le dit très-irrité contre la Prusse, et décidé à ne traiter qu'à Berlin.

Les entrevues du Souverain avec plusieurs députés, entr'autres avec M. Jérôme David, Leroux, etc., ont fait croire à un prochain changement ministériel. Et, il paraît qu'avant hier, dans un dîner offert à plusieurs généraux, Napoléon III aurait annoncé que le ministère serait maintenu pendant toute la durée de la guerre.